

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »



# Irène, rescapée des camps nazis

Irène Frères, 91 ans était prisonnière politique. Elle a connu l'enfer des camps nazis, d'où son père et son frère Joseph ne sont jamais revenus.

● Philippe CARROZZA

En mai 1940, Beho (Gouvy) est annexé par le Reich. Le carrefour servait d'ailleurs de frontière entre la Belgique et l'Allemagne. C'est dans ce contexte qu'Irène Frères revient d'exode en France où elle s'était trouvée en compagnie de son employeur, un notaire de Pepinster. De retour en Belgique, la jeune femme décide de rentrer chez elle à Beho : « Il fallait trouver de quoi manger. J'étais donc à la recherche de travail. Une connaissance de mes parents nous a renseigné un restaurateur, Monsieur Georges, à Ligneuville, près de Malmedy. Nous nous y sommes présentées, ma sœur Rosine et moi. Il nous a engagées Il y avait très souvent des soldats allemands au café. Je parlais leur langue que j'avais apprise à l'école. »

Un jour, un officier a ordonné à Irène de le suivre. Il était accompagné de soldats armés.

« Ma sœur n'était pas là. Elle avait fait une crise de péritonite et, après un séjour à l'hôpital, on l'avait reconduite à la maison. J'ai été emmenée à la prison de Malmedy. Pourquoi ? Je n'en savais rien. J'y ai retrouvé Rosine, malgré son état, mes frères Jules et Joseph et mon père. On est resté là pendant des jours. Puis, ils sont venus mitrailler au poing, avec deux chiens. »

« Désormais, nous n'étions plus des êtres humains »

On ne leur dit rien. Juste de les suivre au bureau : « Quand j'ai poussé la porte, mon Dieu j'ai vu Jean. Ce garçon avait quasi mon âge. Il avait peut-être deux ans de plus. Il ne voulait pas faire la guerre avec les Allemands parce qu'il était Belge. Comme il était né à la frontière, le Reich le considérait comme

un des siens. Il était venu me voir au café. Je servais au bar et c'est comme cela qu'il m'avait repérée. Il était en uniforme nazi. Il m'a suppliée que je le cache. Je lui ai demandé de repasser un peu plus tard, qu'on arriverait bien à le cacher chez nous. C'est ce qu'on a fait. »

La mère d'Irène cachait déjà un jeune Luxembourgeois. Pourquoi pas un de plus ? La famille lui a donc fait de la place.

« J'ai couru vers lui, poursuit Irène Frères. On s'est embrassé. Il était méconnaissable. Sa figure, toute noire, avait doublé de volume. Ses mains étaient tout aussi noires. Il avait été battu comme plâtre. Il était tellement cassé qu'il ne pouvait même plus se redresser. J'ai failli m'évanouir. »

La famille Frères est chargée sur un train en direction des camps de prisonniers politiques en Allemagne.



EDA - 1055310757

Irène Frères : « Il n'y avait plus de barrières, plus de pudeur. Nous avons perdu notre dignité humaine. »

« Sur l'échelle des valeurs des nazis, les prisonniers politiques étaient tout en bas, considérés comme des bêtes, juste un peu mieux que les Juifs, dit encore Irène. Désormais, nous n'étions plus des êtres humains. »

De camp en camp, ils arrivent à Deutz :

« On nous a enfermés dans le bâtiment de l'exposition », se souvient Irène Frères. « Nous sommes arrivés là vers la fin septembre. Tous les matins, ils faisaient l'appel. Nous dormions à même le sol, sans couverture. Cet appel avait lieu quel que soit le temps. On attendait debout de 8 heures à midi. » ■

## « Je serais mieux au Ciel »

Dans les camps, raconte Irène, pour éviter que les femmes aient leurs règles, les médecins nazis avaient trouvé la solution : « On nous donnait une grosse gélule. Aussi grosse qu'un pouce. Nous n'étions pas indisposées, mais nous étions malades comme des bêtes. Pour s'assurer qu'on ne trichait pas, les gardiens nous obligeaient à le prendre devant eux. »

Pour que la discipline règne au camp de Deutz, la SS faisait régner la terreur. Les prisonniers jugés récalcitrants étaient enfermés dans un réduit, sorte de guérite : « Il était impossible de s'asseoir. On n'avait rien à manger, ni à boire. On devait rester là, le temps que cela leur plaisait. »

Irène et les siens sont restés un mois et demi au camp de Deutz. Les Américains les ont bombardés lors d'un raid sur Cologne : « On a été emmené dans les caves, sauf une femme qui était dans la guérite à ce moment-là. Elle est morte brûlée. Après l'attaque, tous les baraquements étaient rasés. On a dû rester dans ces sous-sols sans

sanitaires et où il y avait des flaques d'eau croupie. Pour manger, on nous servait un bol d'eau avec trois navets qui flottaient à la surface. »

Irène et sa sœur Rosine ont bien essayé de s'enfuir : « On voyait des gens mourir tous les jours, femmes ou enfants. On a tenté le coup une seule fois. C'était un acte désespéré. Ma sœur n'allait pas bien. Elle déprimait. Elle n'arrêta pas de dire qu'on n'allait jamais s'en sortir. Elle était tellement déprimée qu'elle aurait dit n'importe quoi aux gardiens. Je lui disais que si elle faisait cela, elle serait tuée. Elle me répondait qu'elle s'en moquait ; qu'au moins elle serait mieux au Ciel. »

Irène Frères fait une pause. Émue, elle révèle que son père est décédé le 28 décembre 1944, à l'âge de 60 ans. Il était affaibli et, à la suite d'un refroidissement, il était tombé gravement malade. Il est mort faute de soins. Joseph a lui aussi essayé de s'enfuir en passant par les barbelés. Il a été surpris par un garde et fusillé sur place. ■ Ph. C.

## ELLE A DIT

### Amnistie ?

Il est parfois question d'amnistie devant les Chambres. Un sujet sensible qu'Irène Frères ne veut pas trancher, malgré tout le mal qu'elle a enduré : « Je suis chrétienne et donc je ne peux pas être en colère. Moi, je suis tranquille avec ma conscience. Ceux qui ont mal agi peuvent-ils en dire autant ? Je ne veux pas vivre avec la vengeance chevillée au corps, mais vivre dans la tranquillité et l'apaisement. »

### Séparer la Belgique ?

Irène Frères ne veut pas entendre parler de partition de la Belgique. « Le pays doit absolument rester uni. »

### Chevalier et invalide

Irène Frères a été faite chevalier de l'ordre de Léopold II. Elle est titulaire d'autres distinctions. Elle a conservé une infirmité importante de son séjour dans les camps allemands. Ce qui ne l'a pas empêchée de travailler dur toute sa vie professionnelle.

### Bakélite : danger

« Dans un camp, du côté de Rheinbach, nous devions limer de la bakélite pour faire des interrupteurs. On faisait cela du matin au soir. Quand on se mouchait, c'était tout brun. Je ne sais pas si c'était dangereux. »

### Chou providentiel

« Après un mois ou deux, on est parti en train. Il a été bombardé par les Américains. La locomotive a été démolie, il y a eu un mort dans notre wagon, mais dans celui qui était derrière le nôtre, ils ont tous été tués. On est resté coincé une journée entière sans boire, ni manger. Ce n'est que le lendemain qu'un soldat nous a ouvert la porte. Il était armé. On était en pleine nature. Nous sommes descendus dans un champ de choux. On s'est rué sur les feuilles pour les manger. On a fait des réserves. C'était providentiel. »

## Des soldats anglais qui causent wallon !

En 1945, Rosine, la sœur d'Irène est gravement malade. Irène parvient à la faire hospitaliser dans un hôpital allemand. Un jour elle tombe nez à nez avec des soldats alliés : « J'avais deviné qu'ils étaient anglais. Ils étaient quatre ou cinq et ils parlaient wallons entre eux ! J'ai dit à voix haute : « Et bien ça alors, des Anglais qui causent wallon » et ils ont rétorqué : « Quoi ? Une femme qui parle français ! » Le plus étonnant et le plus comique dans cette tragédie est à venir. L'un des quatre soldats dévisage Irène. Il hésite et lui

demande : « Ce n'est pas possible et ce serait complètement fou, mais vous ressemblez tellement à une des filles Frères, de Beho ! » Irène n'en croit pas ses oreilles. Elle a le souffle coupé. Il s'agissait de soldats belges engagés de la région de Gouvy ! Quand Rosine a été apte à sortir de l'hôpital, les mêmes soldats ont déguisé les deux sœurs avec des uniformes british. Elles ont voyagé sur des paillasses, dans le fond d'un camion de soldats qui retournaient en permission en Belgique. Direction Beho et la maison.

Fonds pour le journalisme

Ce reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.